

## Lectures d'afkar/idées



### ***El ascenso de China. Una mirada a la otra gran potencia.***

Rafael Dezcallar, Deusto, Barcelone, 2025. 352 p.

*El ascenso de China* [La montée de la Chine] fait partie de cette heureuse race de livres qui révèlent la nature d'un pays plutôt que de l'expliquer. Dans son ouvrage, Rafael Dezcallar ne se limite pas à ordonner des données, des chronologies et des concepts, mais laisse deviner le pouls intime d'une réalité complexe, furtive et souvent mal comprise en Occident. À un moment historique regorgeant d'analyses hâtives – idéalisatrices ou alarmistes, fascinées ou craintives –, cet ouvrage propose quelque chose de très rare : un regard posé, éclairé et profondément impartial. Les expériences professionnelles de son auteur, qui se sont enchaînées dans des contextes culturels, politiques et humains très variés au long de quatre décennies, lui ont conféré un regard polyédrique que l'on perçoit à chaque page. Dezcallar possède la capacité peu commune de comparer sans simplifier, car il sait que les systèmes politiques et les cultures nationales ne s'expliquent pas en fonction d'une seule et unique variable. Si bien que *El ascenso de China*, loin d'apparaître comme une anomalie exotique, est plutôt le résultat cohérent d'une longue histoire traumatisante et extraordinairement ambitieuse.

Dezcallar sait que la Chine n'est ni un slogan ni une menace

abstraite, mais un pays dont la densité historique, culturelle et politique demande du temps, de la patience et une grande modestie intellectuelle. Cette attitude irrigue entièrement un texte où l'on remarque dès le début que l'auteur n'en est pas à son coup d'essai. On trouve dans *El ascenso de China* un style travaillé, une prose agile et un regard panoramique qui allie la clarté de l'analyste à la respiration du narrateur. Non seulement Dezcallar écrit dans le but d'expliquer, mais il a aussi l'oreille littéraire. Il sait quand il lui faut s'arrêter sur une scène, quand laisser parler une donnée éloquente, quand introduire une réflexion personnelle sans envahir le terrain du lecteur. Ce mix, peut-être fréquent dans les essais géopolitiques, rend la lecture du livre fluide, voire captivante, sans que la rigueur en soit pour autant sacrifiée.

L'un des grands mérites de cet ouvrage est, à mon sens, qu'il montre la façon dont ce que l'on nomme le « modèle chinois » ne surgit pas du néant et n'est pas un simple artifice idéologique. Le passage de la Chine maoïste appauvrie à l'actuel capitalisme d'État y est présenté comme un processus fourmillant de contradictions, de pragmatisme et de décisions audacieuses. Dezcallar expose ce parcours avec une clarté qui n'infantilise pas le lecteur, et avec une honnêteté qui évite tout autant l'écueil de l'admiration acritique que celui de la condamnation systématique.

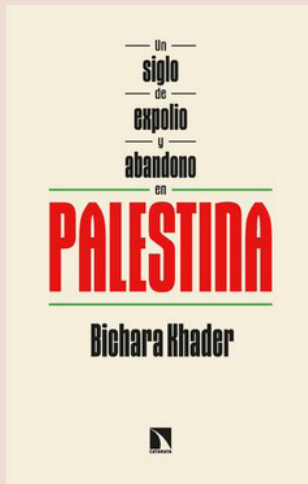
Ceci dit, c'est peut-être dans les chapitres directement inspirés de l'expérience qu'il a vécue à Pékin de 2018 à 2024 que le livre atteint sa plus grande densité. La pandémie, et sa charge d'incertitude, de contrôle poussé à l'extrême et de décisions drastiques, a mis à rude épreuve la résistance au stress de tous les diplomates. Pour l'auteur, elle a aussi été l'occasion – difficile, exigeante, inconfortable, exceptionnelle – d'observer de visu l'ADN du système chinois, sa faculté de mobilisation, son obsession du contrôle, sa méfiance structurelle envers l'extérieur, mais aussi la discipline sociale et le sentiment collectif qui habitent une bonne partie de la population. Cette expérience extrême dote son analyse d'une profondeur peu commune. Grâce à elle, Dezcallar ne théorise pas sur la Chine de manière

abstraite, mais décrit la façon dont elle fonctionne quand tout vacille. La façon dont elle décide, communique et priorise. Et, surtout, la façon dont elle se perçoit elle-même face au monde. En ce sens, ce livre est aussi une réflexion sur le pouvoir, sur la souveraineté et sur la peur ; sur un pays qui se sent à nouveau fort après un long « siècle d'humiliation », et qui exige que ce nouvel équilibre des forces se traduise par un autre ordre international.

La Chine a été pour Dezcallar l'apogée d'un parcours exceptionnel dans la diplomatie. Non seulement en raison du poids spécifique de cette destination, mais aussi parce que toutes les questions qui ont marqué sa carrière s'y retrouvent : le pouvoir et ses limites, la culture vue comme facteur politique, la tension entre principes et pragmatisme. Partant de sa position de premier représentant de l'Espagne auprès du géant asiatique, l'auteur n'évade pas les aspects les plus incommodes de la relation bilatérale et multilatérale. Ainsi, l'asymétrie et le déséquilibre, l'absence de réciprocité, l'opacité dans certains domaines sont relevés sans stridence, mais sans euphémismes. On trouve dans ces pages une défense sereine, résolue, du besoin de transparence et de règles partagées, consciente du fait que le dialogue avec la Chine est inévitable, mais aussi qu'il ne peut être fondé sur la naïveté. *El ascenso de China* est par là plus qu'un essai sur une grande puissance émergente. C'est le livre de quelqu'un qui a observé le monde depuis de nombreux angles et qui, au bout du chemin, offre au lecteur une vision large, complexe et profondément honnête de l'un des grands protagonistes de notre temps.

Après 20 années de cohabitation avec la Chine et sa réalité, je recommande vivement la lecture de *El ascenso de China*. Bien sûr, elle ne garantit pas une compréhension totale de la Chine – personne ne peut promettre cela –, mais elle évite de tomber dans l'erreur courante de croire que nous la comprenons. Par les temps qui courent, ce n'est pas une mince réussite.

— *Julio Ceballos, conseiller commercial en Chine et auteur de « Observar el arroz crecer » et de « El calibrador de estrellas » (Ed. Ariel)*



**Un siglo de expolio y abandono en Palestina.** Bichara Khader, *La Catarata, CEARC, Madrid, 2025.* 173 p.

On pourrait aujourd'hui compléter la célèbre formule de Theodor Adorno (« Écrire de la poésie après Auschwitz est un acte de barbarie ») par une phrase tirée de *The World after Gaza*, de Pankaj Mishra : « Gaza a étendu l'ombre de la Shoah sur beaucoup plus de gens que tous les Juifs du monde ». C'est un dépassement de la mémoire des victimes du passé dont Israël se sert pour justifier la stratégie de la terre brûlée qu'il applique à la Bande de Gaza et pour opacifier les holocaustes précédents commis en terre de Palestine. Une asymétrie qui, dans ce que Mary Fullbrook appelle « la société de spectateurs », s'aggrave encore lorsque d'autres crises font les gros titres – la guerre d'Iran, maintenant – et que la tragédie gazaouie tombe, sinon dans l'oubli, du moins dans des silences prolongés.

*Un siglo de expolio y abandono en Palestina* [Un siècle de spoliation et d'abandon en Palestine], du professeur Bichara Khader, a le mérite d'aborder la dépossession dont la communauté palestinienne, qui est la sienne – il est né près de Jénine en 1944 –, a été la victime en s'attachant à l'inégalité des forces en jeu dans le conflit avec Israël, à l'occupation et à l'annexion des terres et à la justification biblique ou à la sacralisation de ces actions, invoquées par le fondamentalisme mosaïste. « Israël reste le seul pays du monde à ne jamais avoir déclaré ses frontières et il n'a pas reconnu le

plateau du Golan, la Cisjordanie, Gaza et Jérusalem-Est comme territoires occupés » écrit Bichara Khader. Il les réclame, au contraire, comme terres libérées, promises par Dieu au peuple élu d'Israël ».

Il y a plus de 40 ans, dans *Les Palestiniens*, le journaliste et diplomate français Éric Rouleau décrivait à l'aide du verbe survivre la première mission de la société palestinienne, qu'il dénommait « un peuple en trop » (aux yeux du sionisme) « à la merci des conflits armés, des massacres ou des persécutions ». Il découle de la lecture du long exposé très documenté de Bichara Khader, que cette condition de « peuple en trop » a été déterminante dans deux sens : celui du nettoyage ethnique, décrit par des auteurs comme Ilan Pappé, et celui de « l'occupation israélienne et sa politique de colonisation progressive », que cite Bichara Khader et qui renoue avec les grands traits de la critique d'Edward W. Saïd aux accords d'Oslo (1993), qu'il est allé jusqu'à décrire comme « le chemin qui mène au précipice ».

**'''Un siglo de expolio' corrige la tendance très commune d'appréhender la crise gazaouie comme un phénomène qui aurait débuté le 7 octobre 2023'''**

Il est difficile d'opposer des arguments à ce diagnostic après les plus de 70 000 morts gazaouis dus à la riposte israélienne contre l'attaque terroriste du Hamas du 7 octobre 2023, qui fit 1 195 morts et 251 otages. Ni la trêve, ou cessez-le-feu, concoctée par les États-Unis, ni la création d'un conseil de paix pilotée par Donald Trump, ni les projets immobiliers prévus pour la Bande de Gaza ne contiennent d'éléments qui viendraient corriger Saïd. Bichara Khader le résume ainsi : « On perçoit le sentiment grandissant que l'Occident a trahi les Palestiniens en tournant le dos à leurs légitimes revendications ». Avec une mention spéciale pour l'Europe : « Le problème de l'UE n'est pas son manque de clarté ou de vision, mais son incapacité à

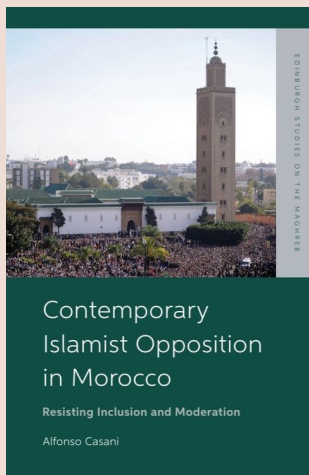
traduire ses déclarations en actions concrètes ».

La récente publication de *Quand le monde dort*, de Francesca Albanese, rapporteuse spéciale de l'ONU sur la situation des droits humains dans les territoires palestiniens occupés, humanise sans une once de grandiloquence le récit structurel de la crise en cours depuis 1897 que signe Bichara Khader. L'histoire des 10 personnages qui structure le livre de Francesca Albanese émet un signal de détresse, une sommation à transformer les grandes proclamations en engagements concrets. Leur témoignage vient ratifier à la première personne ce que l'on déduit de l'interminable conflit relaté par le politologue palestinien.

Le livre de Francesca Albanese vient compléter celui de Bichara Khader en ce qu'il accorde des visages et des vies au drame humain et en ce qu'il remédie à l'inévitable impression d'insuffisance que l'on éprouve à chaque fois que l'on tente d'expliquer quelles sont les dimensions des atteintes faites aux Palestiniens. Le renvoi à la prolifération de la logique d'*apartheid* alors que se multiplient les colonies en Cisjordanie, ou à la transformation de Gaza en un immense camp de concentration dévasté par les bombes acquiert une nouvelle dimension si elle est accompagnée de la voix des victimes.

Par ailleurs, *Un siglo de expolio* corrige la tendance très commune d'appréhender la crise gazaouie comme un phénomène qui aurait débuté le 7 octobre 2023, tendance qui dilue dans le torrent de l'histoire plus d'un siècle de conflictualité – au début épisodique, puis fréquente, aujourd'hui permanente. Le journaliste Miguel Ángel Bastenier mettait sous presse en 2002 *Israel-Palestina, la casa de la guerra* [Israël-Palestine, la maison de la guerre], titre catégorique tout autant qu'actuel. Un an plus tard, pendant une séance universitaire, il affirmait que plus il y aurait de répression à Gaza, plus grandirait le Hamas, et que moins il y en aurait, moindre serait l'influence du Hamas. Puis, en 2006, le Hamas a remporté les élections. Ainsi allaient et ainsi vont les choses, ce que l'ouvrage de Bichara Khader vient ratifier.

— Albert Garrido, journaliste



***Contemporary Islamist Opposition in Morocco. Resisting Inclusion and Moderation.***

Alfonso Casani, *Edinburgh University Press, Édimbourg, 2025. 240 p.*

L'analyse de la vie politique marocaine a tenu pendant des années une large place dans le débat public espagnol. Le livre d'Alfonso Casani, *Contemporary Islamist Opposition in Morocco. Resisting Inclusion and Moderation*, s'impose comme référence indispensable pour qui veut comprendre le passé et le présent du mouvement islamiste Justice et Spiritualité (*al-Adl wa-l-Ihsane*, l'AWI), acteur majeur de l'opposition au Maroc.

Qu'est-ce qu'AWI et que recherchent ses membres ? Comment agissent-ils et comment s'organisent-ils ? Comment conjuguent-ils les sphères politique et religieuse ? Comment interagissent-ils avec d'autres acteurs ? C'est en partant de ces questions qu'Alfonso Casani analyse les structures de mobilisation, le déploiement organisationnel et le choix des ressources religieuses et politiques d'AWI dans son travail d'opposition, de ses origines au contexte actuel, marqué par la fermeture de la fenêtre d'opportunités après 2011. Casani retrace le parcours d'AWI en respectant son séquençage temporel et en présentant le contexte de chaque instant, de telle sorte qu'il nous tient au fait de la prise de décisions de ce mouvement antisystème, mais aussi des stratégies du régime pour contrôler l'arène religieuse et politique du pays. L'approche séquentielle de

la politisation de l'AWI permet d'observer l'impact que les grands moments de l'histoire récente du pays – et de la région – ont eu sur le mouvement.

Pour Casani, la politisation d'AWI est « une réaction aux opportunités politiques et à la fermeture de l'arène politique et religieuse » (p. 6). Il souligne plusieurs moments déterminants pour illustrer son propos. Parmi eux se trouvent les attentats de Casablanca en 2003, moment où, dans un contexte « restrictif » et marqué par la « polarisation entre islamistes et modernistes » et face à l'impossibilité de créer une « troisième voie », AWI « donne à sa stratégie un tour plus politique » (p. 87). Alfonso Casani évoque ainsi un dialogue entre le religieux et le politique et montre la façon dont AWI se situe dans ces deux dimensions face à la monarchie, dont il ne faut pas oublier qu'elle réclame pour elle une double légitimité, politique et religieuse.

L'analyse de la politisation d'AWI dévoile en outre la manière dont les logiques d'alliance-contestation se transforment sur le terrain politique (et religieux) marocain et celle dont les clivages évoluent au fil des dernières décennies. Le printemps arabe – ou, plutôt les révoltes anti-autoritaires de 2011 – y fait figure de tournant, que ce soit pour AWI et sa construction comme mouvement politique antisystème, pour la région et le regard qu'elle pose sur l'islamisme, pour le régime et sa faculté de résilience, ou pour les citoyens eux-mêmes. Actuellement, AWI se joint au Mouvement du 20 Février et à ses demandes, « articulées sur trois axes centraux : liberté, justice sociale et dignité » (p. 109), tout en cherchant parallèlement à affirmer son empreinte individuelle en associant « des demandes politiques et socio-économiques à des références religieuses » (p. 112). Dès lors, AWI se présente sous le jour d'un acteur capable de tisser une alliance décisive avec la gauche antisystème tout en préservant son autonomie et son identité.

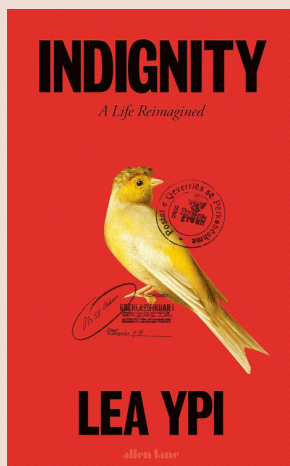
L'étude menée sur les dynamiques d'opposition dans des contextes non démocratiques est probablement l'une des principales contributions de ce livre. En

analysant la politisation d'AWI et ses stratégies en matière d'alliances, de mobilisation et de résistance, Casani étend sa réflexion aux espaces non institutionnels de contestation dans des environnements autoritaires, aux répertoires d'action disponibles et à la construction de discours susceptibles de mobiliser et de rallier des soutiens.

Casani n'oublie pas pour autant la dimension interne et se penche aussi sur le déploiement institutionnel d'AWI et sur les tensions surgies entre les différentes positions existantes au sein de ce mouvement – qui n'a toujours pas de statut légal. En 2012, le décès d'Abdessalam Yassine, fondateur du mouvement et figure centrale autour de laquelle il se constitue, joue le rôle de catalyseur du « processus de politisation qu'AWI travaillait à développer les années précédentes » (p. 125). On assiste à partir de là à une restructuration du mouvement menée au moyen d'une « formule de consensus » qui « préserve l'influence de la vieille garde et sa forte dimension spirituelle (...) tout en s'ouvrant aux inclinations politiques de la deuxième génération de membres » (p. 169).

Ce regard porté sur les logiques internes d'AWI, sur son processus de prise de décisions et sur l'impact qu'a sur celles-ci le contexte politique du pays et les stratégies du régime n'est possible qu'en raison d'une profonde connaissance du mouvement (et du pays). Les interviews d'acteurs majeurs d'AWI dont Alfonso Casani jalonne son texte soulignent que ce livre s'appuie sur un vaste travail empirique et sur un accès aux sources originales. Cette association d'originalité, d'analyse empirique et d'argumentation théorique explique justement le succès d'un ouvrage qui remet en cause la thèse si rebattue de l'inclusion-moderation appliquée aux partis et aux mouvements islamistes. En définitive, Alfonso Casani dépasse l'étude d'un mouvement politico-religieux éminemment marocain pour faire de son livre une référence en matière d'études portant sur l'inclusion-exclusion-opposition-résistance dans des environnements non démocratiques.

– *Beatriz Tomé-Alonso, UNED*



**Indignity. A Life Reimagined.** Lea Ypi, Penguin, Londres, 2025. 368 p.

Naviguant entre la fiction et l'essai, l'histoire et la philosophie, le nouveau roman de Lea Ypi, *Indignity: A Life Reimagined* illumine le rôle des choix individuels dans les grands bouleversements sociopolitiques aux Balkans au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Au cœur du récit, une investigation sur la dignité, l'essence absolue et intangible de tout être humain.

L'histoire commence avec la publication sur les réseaux sociaux d'une photo de la grand-mère de l'écrivaine, Leman Ypi. Membre de la classe bourgeoise ottomane, Leman est en voyage de noces dans les Dolomites. Elle regarde la caméra et sourit. L'année : 1941.

Une avalanche de critiques s'ensuit, selon laquelle Leman serait une traîtresse néronienne, s'amusant alors que l'Albanie était ravagée par l'invasion de Mussolini.

Troublée, Ypi mène son enquête dans les archives albanaises afin d'établir comment sa grand-mère a réellement vécu ces événements. Elle espère ainsi restaurer la dignité de Leman et mettre au grand jour les preuves de ses motivations durant ces « années pleines de souffrance ».

Mais les archives n'offrent pas une solution facile. Dans une région d'empires effondrés les uns sur les autres, délier le nœud gordien de l'Histoire est délicat. L'enquête met en évidence l'extrême politisation des archives : l'intégrité des États modernes s'appuie décidément sur une amnésie institutionnalisée.

Les omissions et l'oubli officiel sont particulièrement frappants dans le cas des femmes. Dans un

rebondissement bourgeois, Ypi se rend compte qu'une grande partie des documents qu'elle avait lus faisaient probablement référence à une autre Leman Ypi, une autre femme bourgeoise et ottomane éponyme, vivant à la même époque et avec une trajectoire comparable, mais décédée 30 ans avant sa grand-mère. Impossible de différencier les deux dans les documents officiels.

Ainsi, une double histoire se déroule : celle de Lea Ypi dans les archives comme cadre pour la narration de la vie d'un personnage intégrant les deux Leman Ypi. C'est par la fiction, et non par un empirisme inflexible, qu'on décèle plus profondément la nature humaine.

**« Cet ouvrage est un outil indispensable pour déconstruire le concept d'État-nation et comprendre son ascension vers l'hégémonie dans son contexte »**

Rares sont les livres qui mélangent le roman et l'essai politique avec tant de dextérité. Cependant, la narration perd parfois de sa force. Des scènes où l'on s'attendrait à une intensité émotionnelle vertigineuse, par exemple le suicide de Selma, la tante de Leman, la nuit avant ses noces, se caractérisent plutôt par une sobriété froide, voire clinique.

En revanche, les réflexions plus abstraites après la mort de Selma, prenant la forme d'un soliloque de Leman sur le choix entre la lutte contre un climat social oppressif, l'adaptation (peut-être de mauvaise foi), et l'abandon total, sont d'une virtuosité captivante. Il s'agit d'une exégèse kantienne de la dignité, conçue comme la capacité morale à la fois inhérente aux êtres rationnels et tributaire du contexte sociohistorique.

Les figures qui gravitent autour de Leman permettent une comparaison passionnante des différentes perspectives sur la dignité humaine. Souvent de manière invraisemblable, ils énoncent des maximes incisives à la Dostoïevski : « On ne peut pas changer le passé ; on ne peut qu'essayer de s'en souvenir différemment ». Ces

aphorismes sont pourtant beaux dans leur complexité, et l'on excuse volontiers leur interruption de la crédibilité littéraire.

Le livre atteint une perspective vaste et kaléidoscopique sur les débats politiques et culturels qui secouaient l'Europe du Sud-Est au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Même si Ypi nous épargne les comparaisons faciles, on ne peut s'empêcher de remarquer – dans l'instabilité et la souffrance généralisée, dans l'orthodoxie incohérente du nationalisme, dans la violation de la dignité humaine au service des idéologies stériles – des parallélismes inquiétants avec notre époque.

Les questions sur sa grand-mère demeurent sans réponse, mais l'enquête ouvre la voie à des questions existentielles pour toute la région balkanique qui confèrent au livre une dimension expansive : c'est un voyage éblouissant du spécifique vers l'universel.

Englobant des échanges de population brutaux et des guerres qui s'enchaînent, le récit met la lumière sur la chronologie de l'imposition sur les cendres des empires plurinationaux de l'État-nation comme seul modèle d'organisation politique : une technologie alors récente et qui aujourd'hui est rarement mise en question. Il montre comment, dans la Méditerranée, l'imposition du modèle national sur des régions où il était contradictoire, voire néfaste, a profondément marqué la géopolitique actuelle.

*Indignity* est un outil indispensable pour dénaturer l'État-nation et comprendre son ascension vers l'hégémonie dans son contexte. En interrogeant l'inévitabilité supposée de cette évolution, on peut ouvrir un espace conceptuel pour échafauder de nouvelles institutions capables de promouvoir la paix et la prospérité dans la Méditerranée.

Le rôle de l'histoire ne serait donc pas de révéler des vérités irréfutables ou de chercher à condamner ou gracier des individus. Peut-être, souligne Ypi, peut-elle nous permettre d'échapper aux paradigmes qui brident notre imagination et d'inventer un avenir digne de notre humanité.

— Juan Fueyo, IEMed